

* Commentaires du 13 octobre 2013 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, L'intelligence des Écritures, pour comprendre la parole de

Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

28^{ième} dimanche – ordinaire – 13 octobre 2013 – Année C

» *Relève-toi!* «



1. Les textes de ce dimanche

1. 2 R 5, 14-17
2. Ps 97, 1, 2-3ab, 3cd-4a.6b
3. 2 Tm 2, 8-13
4. Lc 17, 11-19

Deuxième livre des Rois**5**

- 14i Le général syrien Naaman, qui était lépreux, descendit jusqu'au Jourdain et s'y plonge sept fois, pour obéir à l'ordre du prophète Élisée ; alors sa chair redevint semblable à celle d'un petit enfant : il était purifié !
- 15 Il retourna chez l'homme de Dieu avec toute son escorte ; il entra, se présenta devant lui et déclara : « Je le sais désormais : il n'y a pas d'autre Dieu, sur toute la terre, que celui d'Israël ! Je t'en prie, accepte un présent de ton serviteur. »
- 16 Mais Élisée répondit : « Par la vie du Seigneur que je sers, je n'accepterai rien. » Naaman le pressa d'accepter, mais il refusa.
- 17 Naaman dit alors : « Puisque c'est ainsi, permets que ton serviteur emporte de la terre de ce pays autant que deux mulets peuvent en transporter, car je ne veux plus offrir ni holocauste ni sacrifice à d'autres dieux qu'au Seigneur Dieu d'Israël. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : 2 R 5, 14-17

La lecture de ce dimanche commence au moment où le général Naaman se plonge dans l'eau du Jourdain, sur l'ordre du prophète Élisée ; mais il nous manque le début de l'histoire : je vous la raconte : Naaman est un homme important, un général Syrien ; il a fait une très belle carrière militaire en Syrie, et il est bien vu du roi d'Aram (l'actuelle Damas) ; évidemment, pour le peuple d'Israël, il est un étranger, à certaines époques même, un ennemi ; mais surtout pour ce qui nous intéresse ici, il est un païen : il ne fait pas partie du peuple élu. Enfin, plus grave encore, il est lépreux, ce qui veut dire que d'ici peu, tout le monde le fuira ; pour lui donc, c'est une véritable malédiction.

Heureusement pour lui, sa femme a une petite esclave israélite (enlevée quelque temps auparavant au cours d'une razzia) : laquelle dit à sa maîtresse « Tu sais quoi ? À Samarie, il y a un grand prophète ; lui, pourrait sûrement guérir Naaman. » Dans un cas pareil, on est prêt à tout ! La nouvelle circule vite : l'esclave dit à sa maîtresse, qui dit à son mari Naaman, qui dit au roi d'Aram : le prophète de Samarie peut me guérir. Et comme Naaman est bien vu, le roi écrit une lettre d'introduction à son homologue, le roi de Samarie. La lettre dit quelque chose comme : « Je te recommande mon ami et loyal serviteur, mon général en chef des armées, Naaman ; il est atteint de la lèpre. Je te demande de faire tout ce qui est en ton pouvoir pour le guérir ». (Sous-entendu, envoie-le à ton grand prophète et guérisseur, Élisée, dont la réputation est venue jusqu'à nous). Et là il se passe quelque chose de très intéressant : c'est que, comme bien souvent, on ignore les trésors qu'on a à sa portée... Le roi d'Israël reçoit cette lettre et il ne lui vient pas à l'idée que le petit prophète Élisée est capable de guérir qui que ce soit ! Du coup, il panique : qu'est-ce qui lui prend au roi de Syrie d'exiger que je fasse des miracles ? Il cherche un prétexte pour me faire la guerre ? ou quoi ?

Heureusement, en Israël aussi, le bouche à oreille existe. Élisée apprend l'histoire, et il dit au roi : « On va voir ce qu'on va voir... Dis à Naaman de se présenter chez moi... et il va savoir qui est le vrai Dieu ». Naaman se présente donc chez Élisée avec toute son escorte

et des cadeaux plein ses bagages pour le guérisseur, et il attend à la porte du prophète ; en fait, c'est un simple serviteur qui entrebâille la porte et se contente de lui dire : « Mon maître te fait dire que tu dois aller te plonger sept fois de suite dans l'eau du Jourdain et tu seras purifié ». C'est déjà un drôle d'accueil pour un général mais en plus, franchement, on se demande à quoi ça rime de se plonger dans le Jourdain : pas besoin de faire un tel voyage ! Des fleuves en Syrie, il y en a et des bien plus beaux que son petit Jourdain...

Naaman est furieux ! Et il reprend le chemin de Damas. Heureusement, il est bien entouré : ses serviteurs lui disent : « Tu t'attendais à ce que le prophète te demande des choses extraordinaires pour être guéri... tu les aurais faites... il te demande une chose ordinaire...tu peux bien la faire aussi ??? » Au passage, on voit que les serviteurs ont du bon ; la Bible ne manque jamais une occasion de le faire remarquer... En tout cas, dans le cas présent, Naaman les écoute... et c'est là que commence la lecture d'aujourd'hui.

Donc, Naaman, redevenu quelqu'un comme tout le monde, obéit tout simplement à un ordre tout simple... il se plonge sept fois dans le Jourdain, comme on le lui a dit et il est guéri. C'est tout simple à nos yeux et aux yeux de ses serviteurs, mais pour un grand général d'une armée étrangère, c'est cette obéissance même qui n'est pas simple ! La suite du texte le prouve. Voilà Naaman guéri ; il n'est pas un ingrat ; il retourne chez Élisée pour lui dire deux choses : la première, c'est « Je le sais désormais : il n'y a pas d'autre Dieu, sur toute la terre, que celui d'Israël ... et quand je serai dans mon pays, c'est à lui désormais que j'offrirai des sacrifices ». Soit dit en passant, l'auteur de ce passage en profite pour donner une petite leçon à ses compatriotes israéliens : quelque chose comme « vous bénéficiez depuis des siècles de la protection du Dieu unique, et bien, dites-vous que les bontés de Dieu sont aussi pour les étrangers et puis, vous que Dieu a choisis parmi tous, vous continuez pourtant à être tentés par l'idolâtrie... cet étranger, lui, a compris bien plus vite que vous d'où lui vient sa guérison ».

La deuxième chose que Naaman dit à Élisée, c'est je vais te faire un cadeau pour te remercier. Mais Élisée refuse énergiquement : on n'achète pas les dons de Dieu. Décidément Naaman va de surprise en surprise : la première fois qu'il s'est présenté chez Élisée, il avait tout prévu : Élisée le recevrait, le guérirait et en échange, lui, Naaman offrirait des cadeaux dignes de son rang, on serait quittes. Mais rien ne s'est passé comme prévu. Cela inspire trois remarques : premièrement, Naaman n'a même pas rencontré le prophète : car ce n'est pas le prophète qui guérit, c'est Dieu. Deuxièmement, il n'y a pas eu de geste spectaculaire ou magique, mais la chose la plus banale qui soit pour un homme de ces pays-là : se plonger dans le fleuve... et c'est dans ce geste banal fait par obéissance qu'il a rencontré la puissance de Dieu : celui-ci ne nous demande pas des choses extraordinaires, mais seulement notre confiance. Troisièmement, il n'y a pas eu de cadeau de remerciement : la seule manière de manifester à Dieu notre reconnaissance, c'est de reconnaître ce qui nous vient de lui. Quant au prophète, le serviteur de Dieu, il ne demande rien pour lui ; ce que Jésus traduira plus tard : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10, 8).

PSAUME : Ps 97, 1, 2-3ab, 3cd-4a.6b

Psaume 97

R/ *Dieu révèle sa puissance à toutes les nations*

- 01 Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.
- 02 Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
- 3a il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
3b en faveur de la maison d'Israël ;
- 3c la terre tout entière a vu
3d la victoire de notre Dieu.
- 4a Acclamez le Seigneur, terre entière,
6b acclamez votre roi, le Seigneur !

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 97, 1, 2-3ab, 3cd-4a.6b

La première lecture de ce dimanche raconte comment Naaman, un général syrien, donc païen, a été guéri par le prophète Élisée et du coup il a découvert le Dieu d'Israël. Naaman serait donc tout-à-fait bien placé pour chanter ce psaume dans lequel il est question de l'amour de Dieu et pour les païens, ceux qui ne font pas partie du peuple élu (ceux que la Bible appelle les « nations ») et pour Israël. Je vous relis le verset 2 : « Le Seigneur a fait connaître sa victoire et révélé sa justice aux nations. » Mais vient aussitôt le verset 3 : « Il s'est rappelé sa fidélité, son amour, en faveur de la maison d'Israël », ce qui est l'expression consacrée pour rappeler ce qu'on appelle « l'élection d'Israël », la relation tout-à-fait privilégiée qui existe entre ce petit peuple et le Dieu de l'univers.

Derrière ces mots, il faut deviner tout le poids d'histoire, tout le poids du passé : les simples mots « sa fidélité », « son amour » sont le rappel vibrant de l'Alliance : c'est par ces mots-là que, dans le désert, Dieu s'est fait connaître au peuple qu'il a choisi. « Dieu d'amour et de fidélité ». Cette phrase veut dire : oui, Israël est bien le peuple choisi, le peuple élu ; mais la phrase d'avant, (et ce n'est peut-être pas un hasard si elle est placée avant), rappelle bien que si Israël est choisi, ce n'est pas pour en jouir égoïstement, pour se considérer comme fils unique, mais pour se comporter en frère aîné. Son rôle c'est d'annoncer l'amour de Dieu POUR TOUS les hommes, afin d'intégrer peu à peu l'humanité tout entière dans l'Alliance.

Dans ce psaume, cette certitude marque la composition même du texte ; si on regarde d'un peu plus près, on remarque la construction en « inclusion » de ces deux versets 2 et 3 que je viens de vous lire : vous savez ce qu'est une inclusion : c'est un procédé de style qu'on trouve souvent dans la Bible. C'est un peu comme un encadré, dans un journal ou dans une revue ; bien évidemment le but est de mettre en valeur le texte écrit dans le cadre. Dans une inclusion, c'est la même chose : le texte central est mis en valeur, "encadré" par deux phrases identiques, une avant, l'autre après... Ici, la phrase centrale parle d'Israël, le peuple élu, et elle est encadrée par deux phrases qui parlent des nations : première phrase : « Le Seigneur a fait connaître sa victoire et révélé sa justice aux nations » ... la deuxième phrase, elle, concerne Israël : « il s'est rappelé sa fidélité, son amour en faveur de la maison d'Israël »... et voici la troisième phrase : « la terre tout entière a vu la victoire de

notre Dieu ». On n'a pas le mot « nations » mais il est remplacé par l'expression « la terre tout entière ». La phrase centrale sur ce qu'on appelle « l'élection d'Israël » est donc encadrée par deux phrases sur l'humanité tout entière. Traduisez : L'élection d'Israël est centrale mais on n'oublie pas qu'elle doit rayonner sur l'humanité tout entière.

Et quand le peuple d'Israël, au cours de la fête des Tentés à Jérusalem, acclame Dieu comme roi, ce peuple sait bien qu'il le fait déjà au nom de l'humanité tout entière ; en chantant cela, on imagine déjà (parce qu'on sait qu'il viendra) le jour où Dieu sera vraiment le roi de toute la terre, c'est-à-dire reconnu par toute la terre. Naaman, le général syrien, païen, en est un précurseur.

Une deuxième insistance de ce psaume c'est la proclamation très appuyée de la royauté de Dieu.

Par exemple, on chante au Temple de Jérusalem « Acclamez le Seigneur, terre entière, acclamez votre roi, le Seigneur. » Mais quand je dis « on chante », c'est trop faible ; en fait, par le vocabulaire employé en hébreu, ce psaume est un cri de victoire, le cri que l'on pousse sur le champ de bataille après la victoire, la « terouah » en l'honneur du vainqueur. Le mot de victoire revient trois fois dans les premiers versets. « Par son bras très saint, par sa main puissante, il s'est assuré la victoire » ... « Le Seigneur a fait connaître sa victoire et révélé sa justice aux nations »... » La terre tout entière a vu la victoire de notre Dieu ».

La victoire de Dieu dont on parle ici est double : c'est d'abord la victoire de la libération d'Égypte ; la mention « par son bras très saint, par sa main puissante » est une allusion au premier exploit de Dieu en faveur des fils d'Israël, la traversée miraculeuse de la mer qui les séparait définitivement de l'Égypte, leur terre de servitude. L'expression « Le Seigneur t'a fait sortir de là d'une main forte et le bras étendu » (Dt 5, 15) était devenue la formule-type de la libération d'Égypte ; on la retrouve par exemple dans le livre du Deutéronome et dans les psaumes. La formule « il a fait des merveilles » est aussi un rappel de la libération d'Égypte.

Mais quand on chante la victoire de Dieu, on chante également la victoire attendue pour la fin des temps, la victoire définitive de Dieu contre toutes les forces du mal. Et déjà on acclame Dieu comme jadis on acclamait le nouveau roi le jour de son sacre en poussant des cris de victoire au son des trompettes, des cornes et dans les applaudissements de la foule. Mais alors qu'avec les rois de la terre, on allait toujours vers une déception, cette fois, on sait qu'on ne sera pas déçus ; raison de plus pour que cette fois la « terouah » soit particulièrement vibrante !

Désormais les Chrétiens acclament Dieu avec encore plus de vigueur parce qu'ils ont vu de leurs yeux le roi du monde : depuis l'Incarnation du Fils, ils savent et ils affirment envers et contre tous les événements apparemment contraires que le Règne de Dieu, c'est-à-dire de l'amour est déjà commencé.

DEUXIÈME LECTURE : 2 Tm 2, 8-13

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre à Timothée

2

- 08i Fils bien-aimé, souviens-toi de Jésus Christ, le descendant de David: il est ressuscité d'entre les morts, voilà mon Évangile.
- 09 C'est pour lui que je souffre, jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur. Mais on n'enchaîne pas la parole de Dieu !
- 10 C'est pourquoi je supporte tout pour ceux que Dieu a choisis, afin qu'ils obtiennent eux aussi le salut par Jésus Christ, avec la gloire éternelle.
- 11 Voici une parole sûre :
Si nous sommes morts avec lui,
avec lui nous vivrons.
- 12 Si nous supportons l'épreuve,
avec lui nous régnerons.
Si nous le rejetons,
lui aussi nous rejettera.
- 13 Si nous sommes infidèles,
lui, il restera fidèle,
car il ne peut se rejeter lui-même.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 2 Tm 2, 8-13

Nous reconnaissons ce texte que nous chantons souvent : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts ; il est notre salut, notre gloire éternelle ». Ici, sous une forme à peine différente, nous le trouvons dans le contexte où il est né. Dans cette deuxième lettre à Timothée, le texte original, est : « Souviens-toi de Jésus-Christ, le descendant de David », c'est-à-dire le Messie promis, attendu depuis des siècles par nos ancêtres dans la foi. Dans un milieu d'origine juive, il était très important d'affirmer que Jésus était bien le descendant de David, sinon il n'aurait pas pu être reconnu comme le Messie.

Et Paul continue : « Il est ressuscité d'entre les morts, voilà mon Évangile ». Il faut entendre le mot « évangile » dans son sens étymologique, c'est-à-dire « bonne nouvelle ». Pour Paul, la grande nouvelle du christianisme tient en une phrase : « Jésus Christ est ressuscité ». Et du coup, on comprend mieux contre quels adversaires Paul se bat tout au long de ces deux lettres à Timothée ; tous ces dimanches-ci, nous lisons des extraits des deux lettres à Timothée et plusieurs fois, on a bien senti un climat de conflit, sans que Paul précise clairement de quoi il s'agit ; mais à plusieurs reprises il engage Timothée à garder courage, à combattre le beau combat de la foi, il lui rappelle qu'il a reçu un esprit non de peur mais de force et il lui conseille de combattre ses contradicteurs par la douceur. Mais qui sont ces contradicteurs ? Paul ne le dit pas vraiment... sauf ici justement peut-être. Car, quelques versets plus bas, Paul citera deux personnes, Hyménée et Philéto, qui nient la résurrection de la chair ; on se souvient que, dans la première lettre aux Corinthiens, Paul avait déjà été affronté à la même querelle ; à ses yeux, c'est très grave : tout l'édifice de la foi repose sur la Résurrection du Christ. Voici quelques versets de la première lettre aux Corinthiens, au chapitre 15 : « S'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité ; et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi notre foi. »

La Résurrection est donc le cœur de la foi chrétienne ; mais si, en milieu juif, la foi en la résurrection de la chair était chose acquise pour un grand nombre de personnes, en milieu

grec, au contraire, cette affirmation était dure à entendre ; rappelez-vous l'échec de la prédication de Paul à Athènes : on parlait de lui en disant « Que veut donc dire cette jacasse* ? » C'est pour avoir clamé un peu trop haut, un peu trop fort, la foi en la résurrection dans un monde peu disposé à l'entendre que Paul est en prison. « Christ est ressuscité d'entre les morts, voilà mon Évangile. C'est pour lui que je souffre, jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur. » Et il ne se fait pas d'illusion : Timothée, lui aussi, aura à souffrir pour affirmer sa foi ; quelques versets plus haut, Paul lui disait : « Prends ta part de souffrance en bon soldat du Christ Jésus ».

Paul est enchaîné, mais cela n'empêche pas la vérité de se propager ; il a transmis le flambeau à Timothée qui le transmettra à d'autres à son tour. Ailleurs il lui dit « Ce que tu as appris de moi, confie-le à des hommes fidèles, qui seront eux-mêmes capables de l'enseigner encore à d'autres ». On peut bien enchaîner un homme, on peut le forcer à se taire, mais on n'enchaîne pas la vérité. Tôt ou tard, elle brillera en pleine lumière. Paul dit « Je suis enchaîné comme un malfaiteur. Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée ».

(Jésus avait dit quelque chose d'analogue : un jour où la foule l'acclamait parce qu'elle l'avait fugitivement reconnu comme le Messie, on lui avait dit « fais taire ces gens »... Jésus avait répondu : « S'ils se taisent, ce sont les pierres qui crieront ». Rien n'empêchera la vérité d'éclater.)

Paul continue : « Je supporte tout pour ceux que Dieu a choisis, afin qu'ils obtiennent eux aussi le salut par Jésus Christ, avec la gloire éternelle. » Nous retrouvons là les paroles de notre chant : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts ; il est notre salut, notre gloire éternelle ». Nous sommes ces élus qui avons obtenu par notre baptême le salut, la gloire éternelle du Christ. Les versets suivants sont très probablement une hymne qu'on chantait pour les cérémonies de baptêmes. La formule « Voilà une parole sûre » introduit manifestement un texte déjà connu : « Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons, si nous supportons l'épreuve avec lui, avec lui nous régnerons. » C'est le mystère du Baptême, tel que Paul l'a développé dans la lettre aux Romains au chapitre 6. Par le Baptême, nous avons été plongés dans la mort et la résurrection du Christ, nous avons été greffés sur lui, plus rien ne peut nous séparer de lui. Passion, mort et résurrection du Christ sont liées : c'est le même événement, celui qui a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

Enfin, les deux dernières phrases peuvent paraître contradictoires à première vue : « Si nous le renions, lui aussi nous reniera... Si nous lui sommes infidèles, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même ». Ces derniers mots ne nous surprennent pas ; nous savons que « fidélité, c'est le nom même de Dieu : si nous lui sommes infidèles, lui il demeure toujours fidèle, nous n'en doutons pas. Mais alors la phrase précédente vient-elle dire le contraire ? « Si nous le renions, lui aussi nous reniera. » Ce qu'elle dit, en fait, c'est notre liberté... que Dieu ne force jamais : si nous le refusons sciemment, il ne nous contraint pas. Dans l'Évangile, quand il appelle quelqu'un, c'est toujours « Si tu veux... ». Il y a une différence entre le renier et être infidèle : le renier, c'est refuser sciemment son projet d'amour ; et lui nous aime assez pour respecter notre refus (c'est le sens de l'expression « lui aussi nous reniera ») ; lui être infidèle, ce n'est pas refuser le projet, c'est l'accepter mais avoir du mal à garder le cap. Heureusement « chaque fois que nous sommes infidèles à Dieu, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même. »

* Jacasse (littéralement « ramasse-miettes ») étant le nom d'un oiseau nuisible et bavard, on appliquait ce sobriquet à des philosophes de pacotille qui grappillaient leurs idées n'importe où.

Complément

« On n'enchaîne pas la vérité » : au cours du procès de Pierre et de Jean devant le Sanhédrin, le pharisien Gamaliel avait dit équivalentement la même chose : « Si c'est des hommes que vient leur résolution ou leur entreprise, elle disparaîtra d'elle-même ; si c'est de Dieu, vous ne pourrez pas les faire disparaître. » (Ac 5, 38-39).

ÉVANGILE : Lc 17, 11-19

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc

17

- 11 Jésus, marchant vers Jérusalem, traversait la Samarie et la Galilée.
12 Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance
13 et lui crièrent : « Jésus, maître, prends pitié de nous. »
14 En les voyant, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. »
En cours de route, ils furent purifiés.
15 L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix.
16 Il se jeta la face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce. Or, c'était un Samaritain.
17 Alors Jésus demanda : « Est-ce que tous les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ?
18 On ne les a pas vus revenir pour rendre gloire à Dieu ; il n'y a que cet étranger ! »
19 Jésus lui dit : « Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé. »

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Lc 17, 11-19

Cela se passe au cours du dernier voyage de Jésus vers Jérusalem ; c'est vraiment son dernier voyage, celui qui le conduit à sa Passion, sa mort et sa résurrection ; on peut penser que si Luc tient à nous donner cette précision, c'est parce que ce qu'il va nous raconter maintenant a un lien direct avec le mystère du salut que le Christ apporte à l'humanité.

Donc Jésus traverse la Samarie et la Galilée ; dix lépreux viennent à sa rencontre, mais ils restent à distance : la Loi leur interdit de s'approcher de quiconque ; ils sont contagieux à tous points de vue ; la lèpre est une maladie très contagieuse et d'autre part, elle était, à l'époque, considérée comme le signe de la malédiction divine, on croyait qu'elle était le signe du péché. Nos dix lépreux s'arrêtent donc à distance de Jésus et, de loin, ils crient vers lui. Ce cri et le titre « Maître » qu'ils décernent à Jésus sont à la fois l'aveu de leur faiblesse et de la confiance qu'ils mettent en lui. Jésus ne bouge pas, ne se rapproche pas

d'eux. Déjà une fois Luc (Lc 5, 12) avait raconté la guérison d'un lépreux par Jésus : l'homme était près de lui, Jésus avait tendu la main et l'avait touché pour le guérir ; cette fois, dans l'épisode des dix lépreux, c'est de loin que Jésus dit aux malades : « Allez vous montrer aux prêtres » ; se montrer aux prêtres, c'était la démarche que les lépreux devaient faire pour que leur guérison soit officiellement reconnue. Cet ordre de Jésus est donc en soi une promesse de guérison.

On peut rapprocher l'attitude de Jésus dans l'épisode des dix lépreux de celle du prophète Élisée envers Naaman dans la première lecture ; Élisée non plus n'avait pas fait un geste, il avait simplement fait dire par son serviteur : « Va te baigner sept fois dans l'eau du Jourdain et tu seras purifié. » Dans les deux cas, effectivement, l'obéissance à l'ordre reçu apporte aux lépreux la guérison. Dans l'épisode qui nous occupe, les lépreux se mettent en marche pour aller rencontrer le prêtre ; et c'est en marchant qu'ils voient leur lèpre disparaître ; réellement, leur confiance les a sauvés. La maladie avait rapproché ces dix hommes ; dans la guérison, ils vont révéler le fond de leur cœur : ils ne sont plus dix lépreux, dix exclus ; ils sont neuf bons Juifs et un Samaritain, c'est-à-dire plus ou moins un hérétique. Tout hérétique qu'il est, le Samaritain sait que la vie, la guérison viennent de Dieu ; alors il rebrousse chemin, il fait demi-tour et cette fois, purifié, il peut s'approcher de Jésus : Luc dit « il glorifie Dieu à pleine voix » et aussi « il se jette la face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce » ce qui est une attitude réservée à Dieu. Ce Samaritain vient de rencontrer le Messie et il le reconnaît. Implicitement, il vient également de reconnaître que pour rendre véritablement gloire à Dieu, ce n'est plus vers le Temple de Jérusalem qu'il faut se tourner, mais vers Jésus lui-même. Faire demi-tour, c'est précisément le sens du mot « conversion ». Et Jésus reconnaît publiquement cette conversion du Samaritain : « Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé ».

« Et les neuf autres ? » demande Jésus. Eux n'ont pas fait demi-tour ; ils ont pourtant rencontré le Messie, eux aussi... mais ils ne l'ont pas reconnu... Ou, en tout cas, ils ont considéré comme plus urgent de se mettre en règle avec la Loi en continuant leur chemin vers le temple et les prêtres. Jésus leur avait dit d'aller se montrer aux prêtres, ils y vont sans prendre même le temps de l'action de grâce !!!

C'est un thème fréquent des Évangiles : le salut est pour tous les hommes et, bien souvent, ce ne sont pas ceux qui s'en croient les plus proches qui l'accueillent le mieux ! « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reconnu » dit Saint Jean. L'Ancien Testament insistait déjà très fort sur ce qu'on appelle l'universalité du salut ; nous l'avons d'ailleurs entendu dans le psaume 97 de ce dimanche. Et la première lecture rapportait la conversion du général Syrien Naaman, lui aussi un étranger. Plus haut, dans le même évangile de Luc, Jésus a d'ailleurs commenté cet événement pour reprocher à ses compatriotes leur aveuglement à son sujet : il a commencé par constater « nul n'est prophète en son pays » puis il a ajouté : « Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée ; pourtant aucun d'entre eux ne fut purifié, mais bien Naaman le Syrien ». Et à ces mots toute la synagogue s'était mise en colère (Lc 4, 27). Et plus tard, dans les Actes des Apôtres, Luc insistera sur le refus opposé à l'évangile par toute une partie du peuple d'Israël en contraste avec le succès de la prédication chez les païens.

C'est une question qui troublait les premières générations chrétiennes ; quand Luc écrit son Évangile, par exemple, la jeune communauté chrétienne se divise sur un problème de fond : faut-il nécessairement être Juif pour être baptisé ? Ou peut-on admettre des non-Juifs, des païens, au Baptême ? Le récit de la guérison d'un Samaritain, d'un hérétique, et plus encore

le récit de sa conversion profonde venaient à point nommé pour rappeler trois vérités à ne pas oublier : premièrement, le salut inauguré par Jésus-Christ dans sa passion, sa mort et sa résurrection est offert à tous les hommes sans exception. Deuxièmement, rendre grâce à Dieu, c'est la vocation du peuple élu, mais parfois ce sont des étrangers considérés comme hérétiques qui le font le mieux. Troisièmement, ce sont bien souvent les pauvres qui ont le cœur le plus ouvert à la rencontre de Dieu. Pour le dire autrement : sur le chemin de Jérusalem, c'est-à-dire du salut, Jésus entraîne tous les hommes qui le veulent bien. Quelle que soit leur race, leur religion, il suffit qu'ils soient prêts à faire demi-tour.